

L'ENTRETIEN DU DIMANCHE **TAREQ OUBROU**

« J'appelle à la discrétion »

Dans son nouveau livre, l'imam de Bordeaux dit sa méfiance à l'égard de comportements religieux trop ostentatoires, et invite les musulmans à se concentrer sur les valeurs éthiques et spirituelles du Coran. Il défend par ailleurs la création d'un Conseil des imams

**Propos recueillis par
Christophe Lucet et Julien Rousset**
c.lucet@sudouest.fr
j.rousset@sudouest.fr

« Sud Ouest Dimanche » Le mot-clé de votre nouvel ouvrage (1), c'est « réconciliation ». Qui faut-il réconcilier ?

Tareq Oubrou Ce livre est d'abord un appel à mes coreligionnaires : il faut réconcilier les musulmans avec leur tradition. Je les encourage à réviser un certain nombre de pratiques, à trier dans notre bagage islamique. Ils portent avec eux une histoire, une mémoire, et dans leur esprit, tout ça fait partie de « l'islam ».

Or, tout n'est pas islamique ou religieux dans cette identité. Je les invite aussi à prendre conscience du bouleversement que peut provoquer leur présence en France. Depuis quarante ans, j'ai fréquenté tous les milieux, je suis, d'une certaine manière, devenu sociologue par intuition. J'ai perçu, à partir de la fin des années 1990, la double crispation que pourrait provoquer un islam trop revendicatif : une réaction laïciste et la résurgence d'un catholicisme identitaire. Nous, musulmans, devons avoir à l'esprit que, de manière inconsciente, nous contribuons à la crise existentielle de la société française, fragilisée par la

mondialisation.

Vous incitez les musulmans à la « discrétion ». Pourquoi ?

Parce qu'elle est le propre d'une religion. Le cœur de la vie spirituelle est caché : Dieu, l'âme... Discrétion n'est pas disparition. Au contraire. Je me méfie d'une pratique trop ostentatoire. On parle souvent du nombre croissant de filles qui portent le foulard ou de garçons qui mangent halal, mais combien d'entre eux finissent par sortir de l'islam, au bout de quelques années ?

Il y a, dans cet étalage religieux, une part de « frime ». Parfois, j'ai l'impression que certains jeunes deviennent religieux comme ils deviendraient gothiques (rires). Notre communauté est très jeune : la jeunesse est caractérisée par l'insouciance et le désir de s'affirmer, d'être visible. Or, en cherchant d'abord à s'afficher, on commence par le vernis, au lieu de s'intéresser au gros œuvre - la foi, l'éthique...

Vous estimez aussi que certains croyants attachent trop d'importance au port du voile...

C'est une arnaque, un sujet devenu obsessionnel ! Cette question du foulard me dérange car on donne une importance normative excessive à une simple coutume. Il n'y a pas, dans le Coran, d'obligation for-

melle pour une femme à couvrir ses cheveux. En outre, le voile peut rendre difficile la communication avec autrui.

Vous insistez sur le fait que « tout n'est pas praticable dans le Coran »... Il faut distinguer son versant spirituel, universel, permanent, de son enveloppe culturelle du VII^e siècle. C'était l'époque du patriarcat, du tribalisme, de l'esclavagisme. Trop de musulmans pensent que la réalité historique a été canonisée. Ils confondent l'esprit du message et son contexte anthropologique.

Ce qui compte, donc, c'est l'interprétation, le commentaire ?

Bien sûr ! Jamais le Coran n'a gouverné les musulmans : le texte ne parle pas de lui-même. L'important, c'est la qualité du commentaire. On ne peut pas affirmer « le Coran a dit », juste « voilà ce que j'en ai compris ». Le lire en France, en 2019, suppose de partir de la réalité hexagonale. De tenir compte, entre autres, du paradoxe de la laïcité : un droit favorable à la liberté et à la visibilité religieuses, mais aussi un sentiment de méfiance vis-à-vis des religions.

« On ne peut pas affirmer "le Coran a dit", juste "voilà ce que j'en ai compris". Le texte ne parle pas de lui-même »

Vous précisez que le théoricien doit opérer un « tri » dans le « bagage islamique ». Comment procédez-vous ?

Il faut extraire l'islam de toute la logique de l'identité et de civilisation, pour en conserver le côté spirituel et éthique. Cela veut dire se recentrer sur l'essentiel : le dogme de l'unicité de Dieu, les obligations comme les cinq prières, l'aumône, le jeûne, le pèlerinage si l'occasion se présente. Et il faut, le cas échéant, aménager les pratiques. Par exemple, rattraper le jeûne si on exerce un travail pénible, organiser différemment ses prières selon les contraintes liées à son emploi.

Comment analysez-vous le rapport des Français à l'islam ?

Les Français qui se méfient de l'islam n'ont pas toujours conscience du fait que ce sentiment est conditionné, qu'il vient de loin historiquement. Une vieille peur de l'invasion, d'un islam perçu comme rival et conquérant, qui remonte au Moyen Âge chrétien, aux croisades...



Tareq Oubrou, mercredi dernier, dans son bureau de recteur de la mosquée El Huda, dans le quartier Saint-Michel, à Bordeaux. PHOTO GUILLAUME BONNAUD/« SUD OUEST »

Comment définissez-vous l'identité française ?

Ici, tout est politique. Cette identité est d'abord marquée par la République. Contrairement au monde anglo-saxon qui insiste sur la liberté, le modèle républicain promet l'égalité. Mais comme c'est une utopie, un objectif non réalisable, cela génère une frustration qui peut déboucher sur la violence. Il importe aussi de se souvenir que la République a gardé ses réflexes catholiques. On peut même dire que la France, « fille aînée de la laïcité », reste la « fille aînée de l'Église », de manière sécularisée : le pays est, je dirais, « catho-laïque ». L'Occident lui-même reste augustinien, marqué par le péché originel. On le voit dans le succès de la psychanalyse.

Votre discours est souvent relayé dans les médias, mais a-t-il vraiment un impact sur les croyants ?

C'est difficile... Nous, imams, sommes dans un système de compétition, entre les familles qui ne sont pas toujours d'accord, les réseaux sociaux... Les fidèles sont travaillés par l'émotion, à l'image du reste de la société. Toutes les réformes pren-

« À 19 ANS, MA VIE A CHANGÉ »

Né au Maroc, Tareq Oubrou, 60 ans, est arrivé en France il y a quarante ans. « Aujourd'hui, je ne connais pas d'autres imams que moi qui aient occupé en France cette fonction religieuse aussi longtemps », observe-t-il.

Lors de cet entretien, il a évoqué sa rencontre, à 19 ans, avec l'islam. « Je vivais à Agadir, ville touristique, mes parents étaient très peu pratiquants,

mon père n'aimait pas les religieux. Mais j'ai fait une expérience mystique : en quelques instants, quelques minutes même, de manière inattendue, je suis devenu hyper-religieux. Au début, j'ai adopté une pratique piétiste que bien des jeunes connaissent. Je suis passé par là, je connais cette psychologie : quand vous avez la foi et la piété sans l'éclairage de la raison, c'est explosif. »

faire autorité. Comme un « pape de papier ». Pour l'instant, c'est le bazar ! L'islam est très visible dans les médias, les débats, on parle beaucoup des musulmans, mais l'islam est inaudible, quasi inexistant au plan institutionnel. Le contraire de l'Église catholique, dont les fidèles sont plutôt discrets mais dont les représentants et les institutions, comme la Conférence des évêques, sont solides et influents.

Le fait que les musulmans aient, pour le culte, une institution. Il manque un Conseil des imams, qui pourrait être à l'image du rabbinat pour les juifs. Ce sera difficile tant qu'il n'y a pas une doctrine claire, solide. Telle est mon urgence : constituer, déjà, un corpus assez solide pour s'imposer par sa consistance,

mon père n'aimait pas les religieux. Mais j'ai fait une expérience mystique : en quelques instants, quelques minutes même, de manière inattendue, je suis devenu hyper-religieux. Au début, j'ai adopté une pratique piétiste que bien des jeunes connaissent. Je suis passé par là, je connais cette psychologie : quand vous avez la foi et la piété sans l'éclairage de la raison, c'est explosif. »

(1) « Appel à la réconciliation ! Foi musulmane et valeurs de la République française », éd. Plon, 346 p., 19,90 €.